

La Lettre des Maisons des Adolescents région des Pays de la Loire

7

printemps 2016



LE LANGAGE À L'ADOLESCENCE

Le langage fait passer un message d'un émetteur à un récepteur. Il peut utiliser plusieurs vecteurs dont la langue qui est un ensemble de codes élaborés contractuellement par une communauté. La langue fait loi et on ne peut se jouer des symboles convenus sous peine d'être mal-entendu.

Nous advenons au langage par la langue maternelle. C'est cette langue qui permet au bébé de sortir de l'effroi du néant : elle lui décode le monde, donne du sens à des éprouvés et l'outil pour la suite, lorsqu'il lui faudra penser, métaboliser, ce qui lui arrive, comment il interagit... La langue maternelle est le plus souvent la langue commune matinée d'histoire familiale singulière. Pour se définir, l'adolescent a dans un premier temps à se différencier d'avec ses parents. Ses codes seront donc le plus éloigné possible de ceux qui lui ont été transmis : la langue maternelle, la langue commune. S'ils peuvent même susciter le trouble, ce sera gage de réussite.

Se séparer du familier mais se faire reconnaître de ses semblables. L'adolescent ne veut être entendu que par les élus de son choix et s'évertue à exclure ceux qui n'en sont pas. Pour ce faire, il va construire un « charabiado » avec sa tribu. C'est ainsi que chacun reconnaîtra les siens...

Il ne faut pas s'y tromper : cette créativité, cette liberté qu'il prend avec les conventions, n'annule pas ce qu'il en connaît. C'est un jeu, qui lui permet de changer de registre quand c'est nécessaire.

Sauf à ne pas pouvoir médiatiser par les mots... Le « charabiado » n'est pas le seul langage de l'adolescent, qui s'exprime volontiers également par son corps. Mais quand l'équipement culturel n'est pas suffisant, que l'appareil « à penser les pensées » parental a mal fonctionné, ce corps peut devenir la seule scène sur laquelle s'exprime, livrée aux yeux de tous, l'expression de l'être adolescent. Il peut devenir l'arme avec laquelle l'adolescent répond à ce qui lui échappe. La scarification par exemple vient incarner la souffrance non dicible par la parole, l'agression protégeant d'une impression de mépris.

Dans ce numéro, nous allons essayer de décortiquer ce que dit l'adolescent derrière les mots qu'il emploie.

LES ENJEUX DU LANGAGE À L'ADOLESCENCE

Le petit enfant pris dans le bain langagier a comme premier mouvement non pas de parler « comme tout le monde », mais de se bricoler « sa » langue, son babil. En attestent tous ces « mots d'enfants » qui amusent les adultes et indiquent comment l'enfant se fabrique sa langue au plus près de son corps, à partir de ce qu'il a entendu et ressenti. Le parent fait l'effort de traduction pour comprendre ce qu'il veut dire ; l'enfant fait ainsi l'apprentissage du langage commun, en passant de sa langue inventée à la langue parlée par tous.

L'adolescence est une transition entre ce que le sujet a été comme enfant, et ce qu'il doit advenir comme homme ou femme. Moment de l'existence dominé par de réelles métamorphoses/pubertaires, tant corporelles que subjectives, le sujet rencontre un « inédit » : celui de son corps qui se transforme, et qui, à l'occasion l'encombre; celui de l'éprouvé de sensations nouvelles, d'un dérèglement des sens. Ces changements peuvent le confronter à des sentiments de bizarrerie et d'étrangeté, d'autant qu'il n'a pas encore trouvé les mots pour penser ce qui lui arrive. Certes, le langage ne suffit jamais aux êtres humains à dire qui ils sont, ni ce qu'ils veulent (le malentendu est toujours là), mais cela est encore plus prégnant à l'adolescence.

L'adolescent découvre qu'il n'existe pas un savoir établi dans la façon d'appréhender le monde. Il doit inventer ses réponses face aux questions de l'existence, et qui sont singulières à chacun, sur l'amour, la mort, le sexuel. En tant qu'enfant, il pouvait s'en remettre à ses parents, mais il ne peut plus s'appuyer de la même façon sur les repères qui valaient pour lui jusqu'ici.

La plupart pourront prendre appui sur ce qui leur a été transmis pour faire ce travail de séparation. Pour se démarquer de leur famille, certains adoptent une façon de parler qui est propre à un groupe d'appartenance ou ont un usage provocateur et cru de la langue, qui revendique une forme d'authenticité et qui dérange. Le risque est que ce mode de parler, propre à un groupe, une communauté, en s'installant dans le temps,

ne les coupe des autres.
Ceux n'ayant pas recours aux mots vont devoir inventer quelque chose de nouveau pour faire face à ce qui se présente à eux. Confrontés à un impossible à dire, ils peuvent parfois rentrer dans des logiques de passage à l'acte, dans des prises de risques ou des marques qu'ils s'infligent sur le corps.
L'enjeu à l'adolescence est de s'inventer une façon de dire, de penser, d'énoncer cet en-trop de sensations éprouvées, en s'appuyant sur le langage commun, et sur le lien social. Les adolescents en difficultés doivent disposer d'espaces pour adresser ce qui les agite et trouver leur « formule de vie »; des espaces pour penser les choses, qui leur permettront de se séparer. C'est le pari des Maisons des Adolescents.

FAUT-IL S'INQUIÉTER DE LA NOVLANGUE ADOLESCENTE ?

La construction identitaire prend une place particulière à l'adolescence sous la poussée des modifications liées à la puberté, à la socialisation. Le langage adolescent est sans doute le reflet de plusieurs axes d'influences : vertical/horizontal, passé/présent. Les adolescents se soumettent à la fois à un langage provenant de positions « hautes » : langage normé de l'école, hérité de la famille, des institutions, et à un langage plutôt « horizontal » : celui des pairs, des modèles d'identifications, des espaces médiatiques de leur choix. Ce paradoxe, ces allers-retours, sont des éléments positifs, constructifs. Si les adultes reçoivent mal certains éléments de langage, ils peuvent le signifier, mais c'est aussi le signe d'une adaptation sociale nécessaire. Les adultes eux-mêmes font encore ces allers-retours, entre langage au travail, langage avec leurs enfants, avec leurs propres parents, langage avec leurs amis, langage du couple...etc.
Par ailleurs, le processus adolescent tente d'en finir avec l'enfance, par destruction partielle de la « langue du passé ». Il la renverse, la remanie, la broie, la digère et la restitue à sa manière pour mieux se l'approprier, la posséder. Les adolescents ne veulent plus de la langue qu'on leur a transmise (en tous cas provisoirement). Ils veulent être unique et créer la leur. Ce sont eux les rédacteurs de demain. Ils utilisent des mots qu'on ne comprend pas au premier abord, qu'ils ne comprennent pas encore tout à fait eux-mêmes et qui creusent, de manière consistante et nécessaire, l'écart de génération.

Le terme de novlangue est tiré du roman « 1984 » de George Orwell. Il désigne une langue appauvrie dans le but de la priver de ses nombreux concepts et d'en réduire la finesse, la diversité, mais aussi les doutes ou les incompréhensions qu'elle suscite parfois (dans le cas des homonymes par exemple). Plus on réduit la diversité du langage, plus les sujets ont des difficultés à penser, plus ils agissent selon leurs affects, sans pouvoir prendre de recul, ni symboliser. Les jeunes reçus à la Maison des Adolescents arrivent régulièrement suite à un passage par l'acte (crises de larme, maux de ventre, comportement, ...) qui les laisse, eux et leur entourage, sans voix, sans mots, et qui provoquent de vives réactions affectives. A l'adolescence, il arrive que les jeunes manquent de mots

La chose ...

« Louis et Rosa étaient enfin réunis. Ils ne se quittèrent plus jusqu'au matin ... »

Sylvain suspendit sa lecture du livre qu'il nous présentait et précisa :

- C'est pour faire comprendre qu'ils ont fait l'amour.

Adam qui était assis à la table devant lui, rosit l'air gêné et s'exclama :

- Ohhhh! M'sieur! Il a dit un gros mot!

Je lui expliquai que le terme « faire l'amour » n'était pas un gros mot.

Il m'écouta, semblant très surpris de m'entendre parler en ces termes.

Quelques jours plus tard, lors d'un travail de recherche sur la reproduction, Doris présenta la synthèse de son groupe :

- Pour que le bébé soit dans le ventre de sa mère, il faut que ses parents fassent « la chose ».

- La chose ?

- Ben oui ! « La chose », quoi ! dit-il d'un air plein de sous-entendus.

Doris finit, pas très à l'aise, par préciser ce qu'il entendait par « La chose ».

Dans son explication, il utilisa le terme « sexuel » comme s'il s'agissait d'un gros mot qu'on l'obligeait à dire.

Après la présentation du travail de chacun des groupes, ce fut l'heure de sortir en récréation.

Alors qu'il courait dans la cour, Adam bouscula Doris.

Rapidement le ton monta entre eux :

- Va te faire niquer ! Pauv'con !

- Et toi Va te faire sucer !

Étonnant décalage entre pudeur excessive et obscénité de langage.

La porte de la classe semble parfois être une frontière entre deux mondes.

*extrait de « Zakouskis pédagogiques ou chroniques d'école de vie »,
Olivier Ivanoff, éditions Fabert, août 2009*

adéquats face aux modifications corporelles et sociales dont ils font l'expérience. Ainsi leurs propos peuvent être inadaptés, sexualisés, injurieux ; certains peuvent aussi rester mutiques.

En dehors du contexte de ce roman, la/le novlangue, passé(e) dans le langage courant, signifie de nos jours un vocabulaire de type « jargon » dont la fonction serait d'exclure et d'inclure. Ceux qui partagent le même jargon que moi me reconnaissent comme faisant partie de leur groupe. Je peux alors exclure de mes échanges, ceux qui ne le comprennent pas.

Le langage permet aussi de dire sans dire pour ne pas être en prise directe avec le réel. Par exemple, un aveugle sera nommé non-voyant. Le langage pourrait alors avoir cette fonction à l'adolescence, c'est-à-dire, de ne pas nommer directement le réel, devenu trop incertain, mouvant, mais d'en faire le tour, de le contourner comme pour l'apprivoiser, le dompter. La verbalisation, en entretien avec les adolescents, peut être l'occasion de chercher ensemble les mots pour exprimer ce qu'ils ressentent, ce qu'ils traversent comme expérience, ce qu'ils vivent.

SI LA MATIÈRE GRISE ÉTAIT DE COULEUR ROSE, NOUS AURIONS MOINS D'IDÉES NOIRES¹

« Il n'y a pas de neige en Laponie », disait J.Y Orien² pour nous expliquer combien la réalité n'est visible que par le langage qui façonne et construit notre perception du réel. Les lapons voient neuf choses, où nous ne voyons qu'une seule réalité : la neige.

F. De Saussure (linguiste suisse) définit le signe linguistique en distinguant le mot de la chose qu'il représente : le mot n'est pas la chose puisqu'un mot peut définir plusieurs choses (exemple : le chat animal/ le chat d'une aiguille). La polysémie des mots, qui ont un sens multiple, montre qu'il n'y a pas de correspondance univoque du mot et de la chose à dire. Ce rapport est dit arbitraire en ce que le mot n'exprime

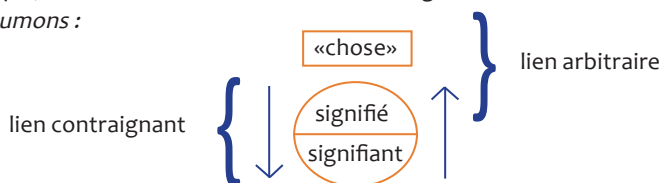
pas analogiquement la chose : « long » est plus court (4 lettres et deux sons) que « court » (5 lettres et 3 sons) par exemple; Il n'y a pas d'analogie particulière entre le mot « chien » et la bête telle que nous la connaissons.

Mais le signe linguistique est défini plus précisément par le rapport d'un Signifié (concept ou idée) sur un Signifiant (l'image acoustique) soit : Sé/Sa. Ce rapport est contraignant car culturellement déterminé : les anglais disent « mutton » (viande de mouton) et « sheep » (l'animal) là où nous ne disons que « mouton ».

| | | |
|----------------------------|--------|-------|
| français | mouton | |
| anglais | mutton | sheep |
| réalité extra-linguistique | ? | |

On ne peut rien écrire dans la dernière case qui puisse correspondre aux deux langues à la fois. « Les langues ne sont donc pas un décalque du réel extra-linguistique, mais une manière d'ordonner et d'organiser ce réel »³

Résumons :



J.Lacan, psychiatre et psychanalyste français, a repris ce rapport (Sé/Sa) en l'inversant (Sa/Sé), montrant combien la langue structure les individus eux-mêmes dans leur rapport à la réalité et à leur corps. Le petit d'homme devient sujet par la médiation de la langue qui s'impose à lui pour organiser son univers perceptif, cognitif, émotionnel...subjectif. C'est donc essentiellement par le truchement du langage que l'enfant devient un sujet que J.Lacan nomme « parlêtre ».

Ainsi le monde interne (vie psychique) ou externe (environnement) est-il toujours une représentation qu'en a le sujet. Ce sont ces représentations ou ces images qu'il a construites que va questionner le psychanalyste : quels sont ces signifiants (ou représentations verbales) qui organisent la vie du sujet qu'il écoute se plaindre ? Sachant qu'un signifiant renvoie toujours à un signifié, lui-même signifiant d'un autre signifié, etc... L'analyste laissera le sujet parcourir les déterminations verbales et psychiques qui fondent sa personnalité. Ce que dit le sujet parle de quelque chose qui parle encore d'autre chose, etc... et tout cela, c'est lui (ou son « Moi »).

Le rapport du jeune adolescent au langage est particularisé par le pubertaire. Parce qu'il est en quête d'une personnalité nouvelle par l'accès obligé à un corps nouveau, l'adolescent doit trouver/créer des signifiants à la mesure des émois qu'il doit se représenter pour les appréhender. Il doit mettre en image cette reconfiguration (recontractualisation) du corps et de l'esprit. Les mots (signifiants) de l'enfance ne suffisent plus à qualifier des éprouvés (signifiés) et l'adolescent sera contraint à en trouver d'autres dans sa culture familiale, sociale et générationnelle.

Swag, wesh, chelou, yeuves, boloss, combo, peufra, chiller... Les adolescents sont, pour beaucoup d'adultes, nos anglais ou nos lapons : leur réalité n'est pas la nôtre car leurs signifiants élaborent une réalité qui nous échappe, dans un travail de dégagement (séparation-individuation) nécessaire à cet âge. Mais si l'adulte est aussi celui qui peut aider l'adolescent à explorer son monde interne, pour retrouver des significations infantiles reléguées, oubliées et problématiques... il doit lui offrir un espace d'écoute créatif par « l'art de construire des traductions » (...) en participant à l'imaginaire en jeu et se faire « l'interprète motivé de la métamorphose adolescente » (Gutton).

Traduire, c'est d'abord ne pas comprendre un signifiant à l'aune de notre propre univers conceptuel, mais plutôt l'entendre pour ce qu'il exprime dans l'imaginaire de l'adolescent qui est là, avec sa langue, devant nous. Traduire, c'est aider l'adolescent à reformuler ce qu'il devine déjà un peu, sans pouvoir se l'avouer vraiment tout seul.

1 - Pierre Dac

2 - Linguiste à l'Université de Rennes 2.

3 - Roland Eluerd, *Pour aborder la linguistique*, Paris, ESF, 1984.

FÉMININ / MASCULIN DANS LE LANGAGE

« Les roses noires », documentaire d'Hélène Milano donne la parole à des adolescentes de 13 à 20 ans sur leur vie au quotidien, en banlieue parisienne et à Marseille, dévoilant leur stratégie de protection.

« Parler comme les garçons, c'est un moyen de se faire respecter(...), ne pas montrer sa sensibilité (...), les mots, c'est plus un bouclier qu'une arme, si vous savez répondre aux garçons, c'est moins blessant (...), ça permet de dominer les garçons... » « Plus facile d'être un garçon manqué quand on vit dans une cité » ... « Avant quand j'étais un garçon... »

A travers ce documentaire, la réalisatrice aborde les différentes formes du langage des filles vivant dans les cités.

L'adoption d'un langage au masculin modifie la perception que l'autre a de leur identité. Elles sont ainsi vues comme des garçons. Elles jouent au foot, pratiquent la boxe, parlent des « mecs » comme en parlent les garçons, ne leur font jamais la bise... Un moyen pour se fondre dans la masse et passer inaperçues, ou encore susciter le respect... On imagine aisément qu'il est difficile pour elles de revendiquer une quelconque féminité, puisqu'elles en sont presque à dénier leur identité. « Naître une fille, c'est partir avec des problèmes ».

Et lorsque la puberté leur façonne un corps de femme et les engage dans le possible du sexuel, elles se sentent en danger « quand j'étais un garçon je me sentais plus libre ». Les risques de la féminité sont nombreux : le regard de l'autre, la réputation... Elles finissent cependant par accepter ce féminin un temps dénié et concluent sur leur désir de voir se modifier les relations garçons/filles dans ces quartiers.

ET SI ON LAISSAIT LA PAROLE À JEAN-PIERRE GOUDAILLER, PROFESSEUR DE LINGUISTIQUE

Jouons avec les mots ; peut-on dire que le langage forme la jeunesse ou que la jeunesse déforme le langage ? Elle en invente justement de multiples formes, empruntées aux langues étrangères, aux dialectes, à l'argot des cités. Elles viennent « épicer la langue française ».

Parler le langage contemporain des cités, comme on utilisait l'argot traditionnel dans des temps plus anciens, est la marque de « stratégies d'évitement, de contournement des interdits et tabous sociaux ». Il témoigne d'une révolte sociale, socio-économique d'une population se sentant en marge, déphasée, voir exclue des codes sociaux. Il en va de même au sein de l'école où cette fracture linguistique peut tendre vers des rapports d'exclusion des enseignants envers leurs élèves mais aussi l'inverse. Ils 'agit pourtant là d'un « réel foisonnement lexical ».

Le mot a valeur dans un système (une culture, un groupe...) voire même juste pour un individu et parfois même en dépit de lui quand « ça lui échappe » : « Enculé » et « Tabernacle » sont deux jurons qui ne font pas le même effet en fonction du point du globe où l'on se trouve.

Le mot est reçu par un sujet qui l'entend en fonction des ses repères à lui, de son humeur du jour, de la qualité de son estime de soi : Un garçon dit à un autre « ta mère, la pute... », le premier lui répond « à chacun son métier » et s'éloigne sans le calculer !! Parfois le sujet reçoit à la place d'un autre, absent, maudit...

Les adolescents sont les rédacteurs de demain. Voici des termes créés par les jeunes et aujourd'hui entrés dans le dictionnaire : « Cacou », « cagole », « comater », « psychoter », « gloups », « lol », « chelou », « triper », « clasher », « boloss », « taffer », « groover », « selfie », « kiffer » et « surkiffer ».

Exemples d'adolescents en entretien :

Sarah a un vocabulaire tout à fait choisi, riche, imagé. A la maison, elle répond « wesh » à tout. Sa mère ne supporte pas cette interjection. Que cache ce « wesh » ? Il peut recouvrir de nombreuses significations. Il est là comme pour ponctuer, attester, orner, mais ne signifie rien en soi; il rappelle la vie dans les cités, les jeunes, le rap. Celui qui le prononce peut y mettre ce qu'il veut, et pour celui qui le reçoit c'est énigmatique : il insulte ? Rejette ? Acquiesce ? Salue ? On comprend alors que ce terme, comme une novlangue qui ne veut rien dire, puisse agacer ou inquiéter un parent qui a passé déjà une dizaine d'années à décrypter les pleurs, puis les premiers mots, puis les premiers récits de son enfant. Ce n'est que la suite du développement ! Pour celui qui le dit aujourd'hui, ce petit mot ne reflète même plus son origine : de l'arabe «wesh rak» (comment vas-tu ?).

Bastien a un vocabulaire très choisi, très policé, soutenu. Sa mère ne supporte pas cette manière de parler : « Il parle comme un bourgeois, il ne parle pas comme nous ». Au cours de sa construction identitaire, cet adolescent cherche encore qui il est. Son Idéal du Moi est pour l'instant tourné vers un désir d'ascension sociale forte. Il cherche à s'affilier à un groupe en position sociale « haute », en opposition avec ce qu'il vit au quotidien et dont il souffre.



© Claire Bretécher / Dargaud, Agrippine, 1988

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Michel Pimpant et Quentin Leclerc, « Les Boloss des belles lettres: La littérature pour tous les waloufs », (*Voir également l'interprétation de Jean Rochefort sur Youtube*).
- Patrizia Castiglione, « La créativité linguistique des ados et l'évolution de la langue », article publié sur le site web Balises (<http://balises.bpi.fr/bande-dessinee/la-creativite-linguistique-des-ados-et-levolution-de-la-langue>).
- Laurent Danon Boileau, « Adolescence, comment le langage y travaille », *Adolescence* 2013/1 (n° 83), (T.31 n° 1), p 87-94, GREUPP
- Jean Pierre Duriff-Varembon, « Violences en milieu scolaire et banalisation du langage », *Adolescence* 2013/1 (n° 83), (T.31 n° 1), p 95-106, GREUPP.
- Jean Pierre Goudailler, « Français contemporain des cités : langue en miroir, langue du refus », *Adolescence* 2007/1 (n° 59), p. 119-124, GREUPP.
- Jean Pierre Goudailler, « Cultures des banlieues, langue des cités, Internet », *Hermès, La Revue*, 2015/1 (n° 71), p 208-213, CNRS éditions.
- Jean Pierre Goudailler, « De l'argot traditionnel au français contemporains des cités », *La linguistique* 2007/1 (n° 59), p. 119-124, PUF.
- Philippe Lacadée, « Vie éprise de parole : fragments de vie et actes de paroles », éditions Michèle, 2013.
- Estelle Liogier, « La variation stylistique dans le langage d'adolescents de cité. », *Langage et société* 2/2009 (n° 128), p. 121-140, éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

- Marina Yaguello, « Alice au pays du langage. Pour comprendre la linguistique », éditions du Seuil, 2003.
- David Kuhn et Violette Duplessier, « J'ai le seum », Éditions Ipanema, 2016.
- Stéphane Ribeiro, « Dictionnaire ados français », First Editions, 2014.

QUELQUES DATES À RETENIR ...

- 10 mai 2016, «Jeunes en risque de phénomène d'emprise - Répérage et accompagnement» Journée URIOPSS, Nantes (44).
- 24 mai 2016, « Mineurs étrangers isolés: des jeunes à protéger », Journée URIOPSS, Angers(49).
- du 13 au 26 juin 2016 : Quinzaine de santé des jeunes, organisée par les Espaces Santé Jeunes, un peu partout en France (<http://www.fesj.org/Quinzaine-de-la-Sante-des-Jeunes-PRO-GRAMME-2016>).
- 16-17 juin 2016, «Grandir», Journées Nationales des MDA, Strasbourg (67).

... et d'autres infos sur les sites Internet de chacune des structures



Comité de rédaction :

Directeur de publication : Véronique LACCOUREYE (MDA 49)
Rédacteurs : Solène KERVAZO (MDA 72), Catherine LANGOUET (MDA 53), Caroline LAMPRE (MDA 44), Loïc PORTAIS (MDA 49).